

▶▶▶

et suisses ? C'est l'étranger qui, par ses achats massifs et réguliers, a entre-tenu une avant-garde qui trouvait ses amateurs dans le monde entier mais rarement à Paris. Les nombreux collectionneurs français d'aujourd'hui qui en sont restés à Buffet et à Ciry — c'est-à-dire à un art traditionnel et sans risque — n'ont fait d'ailleurs que suivre en cela l'exemple de l'Etat, qui, depuis près d'un siècle, a brimé les créateurs de l'art vivant par toute une politique passiste que l'initiative récente de créer Beaubourg cherche heureusement — et j'espère avec succès — à corriger. Alors, pour répondre à votre question, il est bien vrai que le jour où le support américain de curiosité et d'aide matérielle à l'égard de l'art européen a fait défaut, eh bien, l'art ne s'est pas écroulé, mais il s'est trouvé tout de même dans une situation de crise qu'il a heureusement surmontée. Vous m'avez posé la question : « Est-ce qu'un art peut vivre sans support ? »

P.D. : J'ai dit : « sans mécénat d'aucune sorte ».

D.C. : Oui. Eh bien, on peut remarquer d'abord qu'il a vécu jusque-là sans grand soutien. Comme je viens de vous le dire, la génération précédente, celle de 1905 à 1940, n'a pas eu non plus un énorme support, car il ne faudrait pas croire tout de même que les Américains dévalisaient l'Europe par pleins bateaux ! Mais votre question conduit à une autre interrogation : l'art actuel a-t-il envie de vivre ? En tout cas, de continuer à vivre en s'accommodant de la fonction qu'on lui a fait remplir jusque-là ?

P.D. : C'est la question à laquelle je voulais venir.

D.C. : Je crois que vous touchez là à la spécificité de l'art contemporain. Je suis frappé d'une chose : schématiquement, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'œuvre d'art était un objet exceptionnel, achevé et parfait. Et l'« œuvre d'art » conduisait au « chef-d'œuvre ». A partir — toujours très grossièrement — du XX^e siècle, la nature de l'œuvre d'art a changé. L'art est devenu, de plus en plus, une interrogation sur lui-même, sur ses fins, sur ses techniques, sur sa nature, etc. Il ne vise plus, comme on l'a vu en Amérique et en Europe, à fabriquer des chefs-d'œuvre pour l'éternité, c'est-à-dire les musées, mais à s'interroger sur la signification et le rôle de l'œuvre d'art. La métamorphose a commencé, à vrai dire, à l'avènement de la photographie, en 1839, qui avait déjà dépossédé la peinture de sa fonction de représentation et de propagande.

8

La curiosité du grand public s'est reportée sur le cinéma, la télévision, l'affiche, la bande dessinée. Vous savez, il y a des signes qui ne trompent pas : le Salon de 1880 a reçu 400 000 visiteurs ; la Biennale de Paris, en 1975, 40 000 !



VAUTHEY-SYGMA

À LA BIENNALE DE PARIS
La fin de l'art aristocratique

P.D. : Alors l'art annoncerait-il désormais... la fin de l'art ?

D.C. : Disons d'une certaine conception de l'art. En obtenant son indépendance, jadis à l'égard du pouvoir religieux ou politique, puis plus récemment à l'égard de la réalité, la peinture a inventé une fonction critique (et aujourd'hui libertaire) qui est nouvelle dans l'histoire de l'art, et inconnue des autres civilisations. Cette rupture a d'abord libéré une effervescence créatrice qui, en cent ans, a produit une suite d'expériences et de réussites inimaginables. Mais cette fête terminée, il semble que ce « media » soit entré maintenant dans une phase de dépérissement au cours de laquelle la théorie est en train de relayer la pratique.

Je vous parlais tout à l'heure du rôle des critiques américains, comme auxiliaires de la nouvelle peinture. Mais ce rôle si important a peut-être dépassé son but au point qu'un récent article du magazine *Harper's* s'est employé à imaginer, en termes moins ironiques qu'il ne paraît, ce que pour-

▶▶▶

▶▶▶

rait être une rétrospective de l'art américain en l'an 2000. Et savez-vous comment il la voit ?

P.D. : Que serait-elle ?

C.D. : L'exposition d'après *Harper's* serait constituée par des pages agrandies des écrits des plus grands critiques tels que Greenberg, Rosenberg et Steinberg, à côté desquelles seraient présentées de minuscules reproductions de peintres (Pollock, Rothko, Louis, etc.) qui, ayant eu la chance d'illustrer les théories de ces critiques, seraient passés, grâce à eux, à la postérité ! C'est peut-être encore de l'art-fiction, mais...

P.D. : De toute façon, il y a une question que personne ne pose jamais, tant le sujet était jusque-là tabou, mais qu'on va pouvoir enfin poser : qui a eu jusque-là l'occasion de profiter de l'enrichissement spirituel qu'est réputée apporter la peinture puisque personne ne l'a jamais vue, à part quelques privilégiés qui la possédaient et leurs domestiques qui l'épousaient ? Je ne mentionne pas les musées qui sont rares et lointains.

D.C. (riant) : Vous pouvez même encore restreindre votre observation, puisque les peintres chinois peignaient sur des rouleaux que les domestiques n'avaient pas le loisir d'ouvrir ! C'était encore plus élitiste que chez nous ! En revanche, vous omettez l'immense période de l'art religieux qui va de Byzance au XVIII^e siècle et pendant laquelle la peinture a été vue par de très grandes foules. Je dis « vue », parce que nous sommes bien d'accord que ce qui a été décrypté par ces foules plus ou moins ignorantes, c'est le sujet du tableau. Le tableau, c'était la gazette illustrée de l'époque, la propagande et nullement l'art tel que nous l'entendons aujourd'hui et qui est peut-être, après tout, une notion non seulement récente, mais aussi transitoire... Alors, maintenant, que vous répondre ? Peut-être justement, qu'il faut enlever de l'esprit du public que le musée est un lieu de consécration, quelque chose comme une église. C'est l'un des mérites de l'art contemporain d'avoir lutté contre ça, y compris par la dérision. Du coup, la fonction de musée elle aussi a changé ; c'est une présentation de l'actualité, un engagement dans l'expérimental.

P.D. : Vous parlez au présent, mais n'est-ce pas encore un rêve ?

D.C. : Ça l'est encore en partie. Les gens qui découvrent Pollock aujourd'hui ne vivent pas en effet l'art « contemporain » parce que Pollock est mort en 1956. Il faudrait que le public en allant au musée s'y reconnaisse

dans son environnement d'aujourd'hui et n'y aille pas pour découvrir vingt ans après ce qui s'est fait vingt ans avant. Il faut supprimer ce décalage qui permettait, bien sûr, de faire une sélection beaucoup plus rigoureuse et durable, mais niait la vie qui est changement. Je ne crois pas qu'un musée moderne puisse ne pas changer constamment. Pour les chefs-d'œuvre du passé il y aura toujours, bien sûr, les grands « conservatoires » classiques, mais pour l'art vivant, celui dans lequel nous devrions baigner puisqu'il est le reflet de nos rêves et de nos doutes, il faut des musées où l'art soit de passage, comme l'est le public lui-même. L'art moderne se prête d'ailleurs très bien à ce rapprochement car il est en révolte depuis Dada contre cette confiscation de la créativité au profit d'un petit nombre, au profit d'une élite. Un artiste comme Dubuffet aime répéter qu'il est un homme du commun, qu'il fait ce que tout le monde peut faire, qu'il peint pour l'homme de la rue. Je crois qu'un centre tel que Beaubourg où les œuvres seront sans cesse renouvelées et où se côtoieront peinture, musique, recherche, bibliothèque même, pourra accentuer cette participation et cette révélation de la créativité de chacun, de cette possibilité de chacun à inventer des formes.

Après tout, cette imagination créatrice nous était naturelle tout au long de notre enfance et brusquement, on ne sait pourquoi, devenus adultes nous l'avons perdue. Seuls les artistes l'ont gardée. Je crois précisément que ce qui peut nous aider à la retrouver c'est la simplicité des techniques utilisées par les artistes d'aujourd'hui. Les œuvres d'art deviennent de plus en plus simples, évidentes, faciles à fabriquer. Peut-être qu'un jour, ainsi, artistes et public finiront par se rencontrer et que la parole de Marx deviendra vraie, selon laquelle « dans la société future, il n'y aura plus de peintres, mais tout au plus des hommes qui, entre autres, feront aussi de la peinture ».

P.D. : Utopie encore ?

D.C. : Ça n'est pour l'instant qu'une utopie. Mais il y a des signes qui laissent penser déjà qu'elle pourrait s'accomplir. Si cela devenait vrai, alors vous auriez raison de vous demander si ce à quoi nous assistons en ce moment n'est pas, sous les apparences d'un foisonnement d'une production érotique, la fin d'une conception aristocratique de l'art. Cela revient à dire que les musées de demain (et il faudra qu'ils soient nombreux) seront des ateliers ouverts aux pratiques de tous. ●